

A six jours de ses 97 ans ...

Gertrude Bajador Mata est née le 30 janvier 1915 à La Torre del Compte, en Teruel, dans une terre Aragonaise sèche et dure à travailler. Perché sur une hauteur, le village est arrosé par le filet d'eau que constitue le Rio Mataraña, et compte plus d'oliviers ou d'amandiers que d'habitants.

Son père, José Bajador Viruete, est maçon dans le village. Sa mère, Maria Mata Caminals est mère au foyer. Les familles ont quitté la ville proche d'Alcaniz il y a quelques années pour La Torre del Compte au moment des guerres Carlistes. ... Déjà la guerre ...

Gertrude a la chance d'aller à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans, ce qui est exceptionnel pour l'époque. Une institutrice, la Doña Victoria, fait la classe pour 60 élèves à l'école des filles. Bien entendu, arrivée dans les dernières sections, Gertrude doit s'occuper des plus petites pour assister la maitresse. Il y a quelques temps, elle nous contait en souriant le souvenir qu'elle avait des séances interminables d'appel chaque matin.

Après l'école, elle décide d'apprendre la couture et part faire un apprentissage à Tortosa pendant quelques mois. Elle ne sait pas encore qu'elle reviendra plus tard dans cette ville et elle se languit très vite de son village natal.

A son retour à La Torre del Compte, elle s'installe comme couturière au village, où elle fabrique des habits avec le tissus fourni par les clients. La maison familiale est presque voisine de la maison des LLOPIS, dont le fils Antoine travaille déjà aux champs. Le mariage ne tarda pas et, quelques mois plus tard, le 3 juillet 1936, c'est la naissance d'Amable.

Pas le temps de fêter l'événement, car 2 semaines après, le coup d'État mené par le Général Franco donnera lieu à ce que l'on appellera la Guerre d'Espagne. La pression des forces Franquistes est alors de plus en plus forte et Antoine s'engage dans l'armée Républicaine pour combattre les fascistes. Il ne sait pas, à ce moment là, qu'il quitte sa petite famille pour 5 longues années.

Gertrude est alors enceinte. Avec son fils, ses parents et beaux-parents, elle doit quitter le village pour l'anonymat protecteur d'une ville proche de Tortosa. Les maigres bagages sont chargés sur une charrette tirée par une mule, et tout le monde marche alors vers la mer. Tortosa est à plus de 200 kilomètres et l'aviation allemande ralliée à Franco bombarde les villes. Durant le chemin, elle met au monde son deuxième enfant, Antoinette, dans une cabane en bordure d'un champ ; « *comme le petit Jésus !* » dira-t-elle plus tard. Une compagne d'infortune l'aidera à accoucher, puis un médecin militaire dépêché sur place s'assurera que tout s'est bien passé avant que la famille ne reprenne la route.

Cachée à Tortosa, Gertrude tente tant bien que mal de répondre aux besoins de ses enfants. Mais tout est difficile, et la nourriture manque. La pression des partisans de Franco est de plus en plus forte puis, lorsque la bataille de l'Èbre est perdue par les républicains et que la chute de Barcelone est annoncée, il est à nouveau temps de reprendre la route pour un périple plus long.

Cette fois-ci, c'est vers la France que Gertrude marche avec deux jeunes enfants. Ces beaux-parents partent avec elle, mais José et Maria (ses parents) restent à Tortosa. 14 jours de marche harassante, dormant à même le sol en bordure de route, dans le froid et sous la pluie de l'hiver, l'amèneront à la frontière au Perthus le 9 février 1939. C'est la RETIRADA, et plus de 450.000 espagnols quitteront le pays comme elle. Au même moment, Antoine jette toutes ses forces à la bataille d'Alicante et partira bientôt en Algérie.

Accueilli sur le territoire français par les gendarmes, vacciné en file indienne, chaque réfugié recevra un bol de café et un croissant. Gertrude évoquera plus tard le contraste saisissant que pouvait avoir cette scène : d'un côté, des gendarmes magnifiques, grands, drapés d'un bel uniforme bleu ; de l'autre, des réfugiés sales, émaciés, fatigués.

Pendant 8 jours, la famille restera dans une remise prêtée par une fabrique de bouchons en liège. Tout le monde à l'espoir de revenir très vite au pays, dès que tout sera revenu en ordre. Mais ce retour rapide n'aura pas lieu.

L'administration française embarque les vieux, les femmes et les enfants dans un train. Gertrude monte dans un wagon avec ses enfants et ses beaux-parents. Après quelques heures interminables, la porte s'ouvre devant un panneau qui indique en français « GUERET - CREUSE » ; jamais entendu parlé ! Là encore, un bol de café et un croissant, puis c'est l'installation dans le camp. 13 baraquements de 50 personnes chacun hébergent les espagnols. La vie au camp est très difficile, et les plus faibles ne résistent pas aux privations. Amable décèdera pendant le séjour au camp.

Les réfugiés n'ont pas de contact avec la population française, mais il devient possible d'envoyer et de recevoir du courrier. Alors, les premières nouvelles de ses parents restés en Espagne parviennent. Cela met un peu de baume au cœur, même si personne ne sait ce qu'il est advenu de son mari Antoine. Grâce à l'appui d'un beau-frère, il devient possible de quitter le Camp de Guéret pour s'installer dans une ferme. Et c'est à Vira, en Ariège, que Gertrude, Antoinette et les parents d'Antoine vont s'installer dans une petite maison. L'accueil des ariégeois est magnifique et tout le monde s'entraidera pendant plusieurs mois.

A ce moment là, on pourrait se croire reposé et en mesure de construire enfin sa vie ... Mais il faut subir la guerre en France et l'occupation allemande. Encore la guerre ... ! Gertrude se place alors à la « ferme des Psychels », proche de Dun, pour faire le travail de la maison, comme elle disait. La ferme, c'est le meilleur moyen de manger à sa faim dans cette époque de restriction. Et c'est important quand on a un jeune enfant avec soi.

Puis c'est le retour d'Antoine, qui réussit à retrouver sa femme et sa fille qu'il n'a jamais vue. La petite famille part alors habiter au Ménéchal, sur la commune de Chalabre. Nous sommes en 1942. Antoine et Gertrude tiennent la ferme, comme métayer « à moitié fruit ». C'est comme ça qu'on disait à l'époque, lorsque les récoltes et toutes les productions sont partagées à parts égales avec le propriétaire. Ce travail est dur pour Gertrude qui ne connaît rien à l'agriculture, contrairement à son mari. Antoinette, encore petite, participe beaucoup aux travaux de la ferme.

Pendant l'occupation allemande, certains valeureux chalabrois prennent le maquis pour combattre. Antoine et Gertrude ne sont pas à proprement parler des résistants, mais ils servent de lieu d'accueil pour les messagers qui circulent entre le maquis du col de la flotte et le maquis de Picaussel. De temps en temps, des jeunes hommes viennent se nourrir et dormir à la ferme. Ils logent dans la grange pour pouvoir s'échapper si les allemands arrivent. Gertrude se souvenait récemment d'un jeune garçon de 19 ans, originaire de Lyon, qui avait passé une nuit à la ferme accompagné d'un homme plus âgé venant du Cantal. Trempés jusqu'aux os, ils avaient du se sécher au feu de cheminée avant de manger. Gertrude admirait ces jeunes gens qui se battaient loin de leur terre. Le jeune lyonnais reviendra d'ailleurs saluer et remercier la famille Llopis quelques années plus tard, après la guerre. « *C'était risqué* », disait elle, « *mais on n'y pensait pas. On cherchait à aider !* ».

Après la guerre, la vie au Ménéchal est belle. Le travail est dur, bien sûr ; mais la nourriture,

produite sur place, ne manque pas à la famille. Puis, à la Toussaints 1951, la ferme est vendue et Antoine, Gertrude et leur grande fille Antoinette doivent rechercher une autre habitation.

C'est dans la rue de l'abattoir, dans la dernière maison de Gertrude, que la famille s'installe alors. A cette époque, les usines marchent à plein régime à Chalabre. Il n'est donc pas difficile à Gertrude de trouver du travail à l'usine Garrouste d'abord, puis chez Canat ensuite. Antoine, lui, n'est pas accepté car le quota de 10% d'étrangers instauré à ce moment-là est atteint. Il se fait embaucher à la ferme du Falgas comme ouvrier agricole ou il travaillera la terre pendant 11 ans. Un jour, alors qu'il reste plus tard pour terminer de charger une dernière charrette, Antoine est forcé de rentrer à la nuit. Son vélo n'est pas équipé de lumière et des gendarmes intransigeants lui dressent un procès verbal qui coûtera 7 000 francs à la famille. C'est un ami qui rédigera le chèque, car Gertrude et Antoine ne savent pas encore écrire en français.

Plus tard, Antoine intègrera l'usine Canat, à la vulcanisation. Une place dure, un travail pénible, mais la famille est bien mieux lotie que durant la période agricole. C'est alors la naissance de Pierre qui vient égayer la maison rue de l'abattoir. Le temps passe sans beaucoup d'argent, mais la vie est calme et sans histoire. Comme tous les chalabrois, Antoine et Gertrude subissent les difficultés économiques de l'industrie locale. Et après une période de chômage, c'est la retraite anticipée.

En 1966, la famille demande la nationalité française après que Antoinette ait obtenu la sienne quelques temps auparavant. Trois ans plus tard, avec un avis favorable de la mairie, la famille devient française.

Le premier retour en Espagne se fera à cette époque, plus de 25 ans après le départ précipité. Seuls Pierre et Gertrude sont du voyage. Antoine, quand à lui, ne reverra pas l'Espagne du vivant de Franco. Le voyage est long en train de Chalabre à la Torre del Compte, et Gertrude a bien le temps de penser à ce jour d'hiver 1939 où, comme bon nombre de compatriotes, elle commençait un exil qu'elle croyait temporaire. Parvenue sur place, Gertrude constate que les rancœurs sont encore présentes au village, mais cela fait plaisir de retrouver la famille et les rues de son enfance. Le séjour à La Torre est court, mais tous les parents ont pu être visités. Il faut bientôt rentrer en France, retrouver sa nouvelle vie. Plus tard, d'autres séjours se succéderont à la Torre del Compte. Mais à chaque fois, l'appel du pays ramènera tout le monde sans tarder à Chalabre.

Le fil de la vie s'écoule au rythme du Chalabreil, dans la rue de l'abattoir où Antoine fermera définitivement les yeux en mars 1993, à l'âge de 83 ans. Gertrude, devenue trop âgée, quittera elle aussi la maison familiale quelques années plus tard pour résider un temps chez Antoinette, puis à la nouvelle maison de retraite de Chalabre, fraîchement inaugurée.

Sur ces vieux jours, elle se souviendra être rentrée en France avec ce qu'elle avait sur le dos et rien d'autre qu'une couverture. Elle se plaisait à dire que, si la famille a souffert, elle s'est toujours débrouillée sans rien devoir à personne. Quelquefois, elle était peinée d'entendre certains polémiquer sur les conditions d'accueil des exilés espagnols en 1939. *« Bien sûr, le passage dans les camps fut difficile, mais la France n'était pas prête à accueillir tant de réfugiés »* disait elle. *« Il fallait bien qu'elle s'organise »*. *« Dans la région, l'accueil des français était formidable, en toute confiance. De l'arrivée en France jusqu'à la maison de retraite, j'ai rencontré des gens gentils »* disait Gertrude. *« Peut-être que nous, les espagnols, nous n'aurions pas été aussi gentils »*.

Gertrude Llopis est décédée le 24 janvier 2012, à six jours de ses 97 ans.